

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Gaëtan Brulotte, Blanca Navarro Pardiñas et Luc Vigneault
(dir.), Jean-François Chassay**

Claudine Potvin

Number 146, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, C. (2012). Review of [Gaëtan Brulotte, Blanca Navarro Pardiñas et Luc Vigneault (dir.), Jean-François Chassay]. *Lettres québécoises*, (146), 52–53.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



GAËTAN BRULOTTE

La nouvelle québécoise

Montréal, Hurtubise, coll. « Littérature Cahiers du Québec », 2010, 240 p., 29,95 \$.

Un livre qui en dit long sur un genre court

« *La nouvelle québécoise* est le premier ouvrage à proposer un survol historique et critique de ce genre pratiqué au Québec depuis plus de cent cinquante ans. » Ce commentaire éditorial en quatrième de couverture résume parfaitement le propos de son auteur.



GAËTAN BRULOTTE

Cet ouvrage retrace donc les grandes lignes de la nouvelle québécoise, survol pratiquement exhaustif bien que l'auteur s'en défende. Brulotte nous rappelle d'abord la longue tradition du genre dans la littérature mondiale et le flottement générique qui marque les débuts de la pratique nouvelle au Québec.

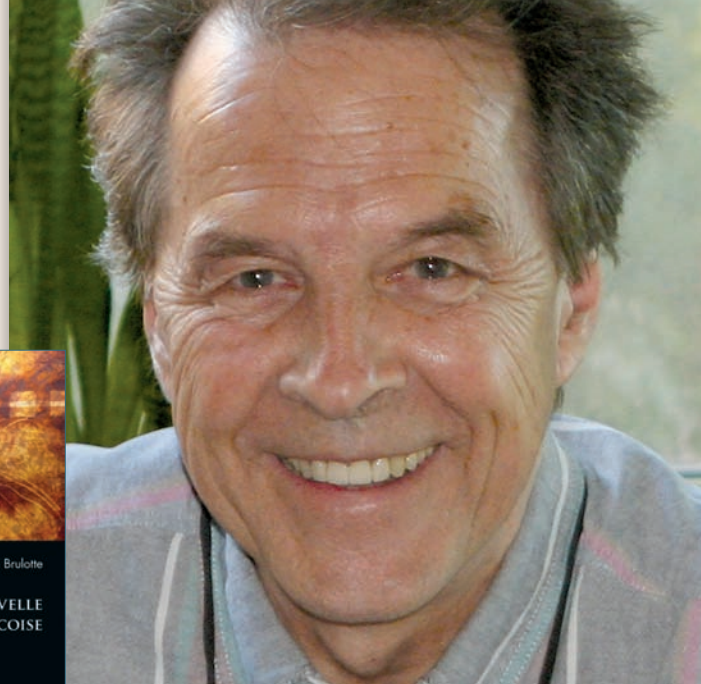
Il était une fois...

L'auteur associe dès le départ l'art bref de la nouvelle à la déviance et à la transgression, piste privilégiée dans son examen de l'évolution du genre. Penser la nouvelle non pas en termes de genre mineur, mais plutôt comme un lieu fondamental de remise en question et de révolte permanente, s'avère particulièrement judicieux. Dans son ouvrage, Gaëtan Brulotte opère deux types de découpage analytique : dans un premier temps, un parcours diachronique (du XIX^e à la fin du XX^e siècle), largement centré sur le contexte sociohistorique, du conservatisme d'une époque et de la Révolution tranquille des années soixante à la modernité. Malgré les efforts constants de rapprochements et de transitions, l'ensemble crée un effet (inévitabile) de nomenclature d'auteur(e)s ou de répertoire descriptif des textes. Cependant, le survol de la production de cette période offre l'avantage de nous faire découvrir des écrivains méconnus ou oubliés et de relire autrement les « grands récits » littéraires et historiques.

L'art de faire bref

En raison du foisonnement du genre bref dans les deux dernières décennies du XX^e siècle (explosion et âge d'or), Brulotte procède dans la deuxième partie de son livre plutôt synchroniquement, mettant l'accent sur la thématique, la structure et l'écriture formelle des œuvres. C'est assurément « l'ère du pluralisme qui s'annonce » comme le signale ce dernier, car « la question identitaire tend à se disperser en d'autres catégories générationnelles, sexuelles, régionales ou ethniques » (p. 201).

Le genre s'impose alors au point de faire éclater le vocabulaire critique. Dorénavant, « l'art du *nouvellier* ne peut plus se confondre avec la nouvelle journalistique, le reportage ou le fait divers auxquels le terme de *nouvelliste* pouvait jadis référer » (p. 202). Brulotte, quant à lui, propose les néologismes suivants : *nouvellesque*, *nouvellistique* ou *bréviste* ainsi que *nouvellaire* ou *brévier* (pour le recueil de nouvelles, tant celui-ci devient, à partir des années 1980, « un lieu d'expérimentation et joue un rôle important dans le renouvellement du genre » (p. 203). En ce sens, on aurait souhaité une plus grande théorisation du genre à la base de cette recherche fouillée et rigoureuse. Néanmoins,



le livre servira de point de repère incontournable et de manuel pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la nouvelle québécoise.



BLANCA NAVARRO PARDIÑAS ET LUC VIGNEAULT (DIR.)

Après tout, la littérature. Parcours d'espaces interdisciplinaires

Montréal, PUL, coll. « Essais littéraires », 2011, 260 p., 32,95 \$.

À quoi sert la littérature ?

C'est un peu la question que pose cette collection qui interroge le rapport « utile » ou le dialogue qu'entretient la littérature avec les multiples disciplines du savoir.

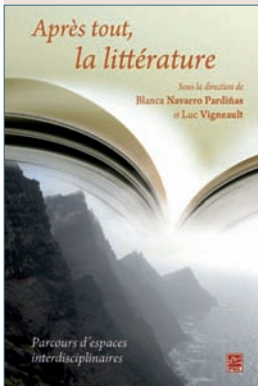
« Peut-on encore penser la littérature de façon exclusivement "littéraire" ? » (p. 2) ou encore, la littérature aurait-elle une valeur cognitive en elle-même ? En quoi la littérature ajout-elle du sens et des connaissances dans notre perception du monde et de l'être humain ?

Littérature et savoirs

À ces questions, le livre de Pardiñas et Vigneault répond que la littérature tend à se situer entre « la froide lucidité » des sciences et de la réalité et « l'hallucination délirante » de la fiction et de l'imaginaire. Ce volume réunit une quinzaine d'études menées par des chercheurs provenant de multiples domaines, tant des sciences humaines que des sciences pures et appliquées. Y seront convoqués artistes, critiques littéraires, géographes, médecins, sociologues, psychanalystes, cinéastes, philosophes, auteurs dont le but premier sera d'explorer et de comprendre « la spécificité du texte littéraire face à d'autres formes de production textuelle » (p. 2).

Théories et pratiques

Après tout, la littérature présente trois volets : une réflexion d'ordre théorique sur le dialogisme interdisciplinaire (littérature / science), un examen de quelques « cas de figures » ou de méthodes particulières, enfin un regard sur la genèse de l'œuvre littéraire à partir de



Encore une fois, une véritable conclusion aurait mieux servi le volume que le dernier article, excellent par ailleurs, sur la notion d'auteur.

témoignages d'auteurs. La première partie de l'ouvrage, « Espaces interdisciplinaires de la littérature », de loin la plus dense, revient sur des débats fondamentaux entre réalité et fiction, vérité et fabulation.

L'ensemble de ces travaux exemplifie en quoi la recherche interdisciplinaire peut contribuer au développement de la théorie et de la critique littéraires et scientifiques.

Par contre, la deuxième partie, quelque peu hétéroclite (d'Ortega y Gasset à la pêche au saumon, du livre-images à l'éducation dans le roman québécois), semble moins convaincante, les exemples choisis, bien qu'ils soient individuellement défendables, s'inscrivant mal dans le cadre des considérations antérieures. Une présentation séparée ou une conclusion aurait sans doute permis de mieux enchaîner ces éléments. Toutefois, l'idée de terminer le livre en donnant la parole aux praticiens est fort heureuse. Ces interventions montrent bien que l'interdisciplinaire offre des pistes insoupçonnées à la création artistique. Encore une fois, une véritable conclusion aurait mieux servi le volume que le dernier article, excellent par ailleurs, sur la notion d'auteur.

Toutefois, *Après tout, la littérature* offre de nouvelles perspectives sur « la valeur cognitive de l'œuvre littéraire et sur la compréhension multiple du fait littéraire dans la construction du sens » (p. 7). Sans aucun doute, Blanca Navarro Pardiñas et Luc Vigneault gagnent leur pari, celui « d'ouvrir un espace d'échange à ce jour encore vaste à explorer, entre la littérature et les disciplines qui prétendent au savoir » (p. 4).



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

La littérature à l'éprouvette

Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2011, 144 p. 19,95 \$.

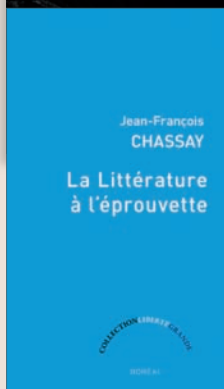
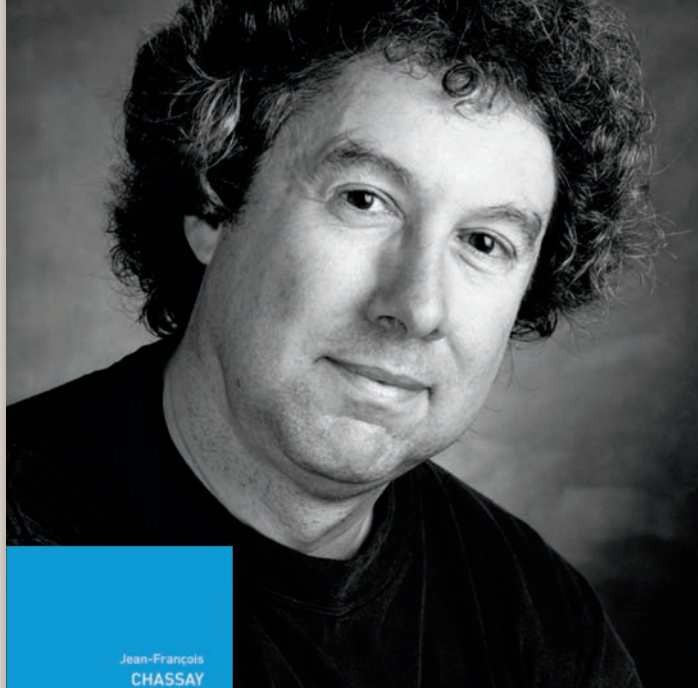
Laboratoire et fiction

L'interdisciplinarité est à la mode, mais Jean-François Chassay, lui, explore « la manière dont la fiction investit la science » (p. 123) depuis vingt-cinq ans.

Comme il le soutient lui-même, « [s]'intéresser à la socialité des textes de fiction dans leur rapport aux discours scientifiques signifie porter son attention sur un discours culturel particulier » (p. 123). Dans *La littérature à l'éprouvette*, Chassay tente de décloisonner ces deux champs disciplinaires, de les mettre en relation pour en finir avec le concept des deux cultures (p. 128), et ce, à partir de quelques observations générales sur un certain nombre de fictions axées sur une dimension scientifique donnée.

Histoires de bombes

Pour son propos, Chassay retient trois pôles particuliers : la bombe nucléaire, la génétique, l'informatique. Il cherche à montrer « comment



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

la fiction tente de rendre compte du phénomène en provoquant une récurrence d'images qui construisent l'imaginaire scientifique contemporain » (p. 20). Trois chapitres donc dans lesquels l'auteur, à la suite d'un bref exposé de vulgarisation scientifique,

renvoie à une série de textes où l'intertexte scientifique domine ou sous-tend l'histoire.

Or, ces énumérations ou listes d'auteurs et de titres nous laissent sur notre faim. Bien qu'elles soient informatives, elles constituent une suite de descriptions de trames narratives ; très peu d'analyse critique. L'intention de rapprocher science et littérature ou de se pencher sur « l'imaginaire des sciences » est fort louable mais suffit-il de dire que la technologie envahit la fiction ?

Essence et symptômes

Néanmoins, donnons à César ce qui appartient à César. Chassay lui-même écrit dans le premier chapitre qui sert d'introduction :

Ce tour d'horizon sera très cursif, tant la présence de ces différents objets auratiques est immense dans la culture littéraire. Il faudra y trouver plutôt une indication ou un symptôme, qu'un véritable travail d'analyse littéraire, lequel n'est d'ailleurs pas le but premier des ouvrages publiés dans la présente collection. (p. 21)

C'est un peu là le problème de ce petit livre. De plus, un certain nombre de « tics » finissent par agacer : familiarité (« jeux questionnaires pour débiles légers », p. 11), commentaires parfois totalement dénués de fondements (« on chercherait en vain dans certains genres à la mode comme l'autofiction une forme d'engagement », p. 31) ou désobligeants (« On a envie de lui suggérer de chercher le gène de la connerie, dans l'espoir que les résultats puissent lui servir », p. 56), digressions constantes (de la fiction aux journaux de l'après-guerre en un paragraphe, p. 31-32), abondance de parenthèses. Mais Chassay n'a rien du critique « politiquement correct » et doit-on lui en vouloir ? Au lecteur de décider. Malgré tout, le constat initial est à retenir : « Mots, langage, rhétorique, métaphores : nous échappons difficilement à ce qui constitue l'essence de la littérature, même en voulant parler de sciences, dès que l'on sort des laboratoires. » (p. 18)